



Date : 16/09/2008

L'avenir des bibliothèques publiques à l'âge du numérique

Hervé Fischer

(Biographie : <http://www.ifla.org/IV/ifla74/papers/089-Fischer-bio-fr.pdf>)

Meeting: 89 Plenary Session
Simultaneous Interpretation: English, Arabic, Chinese, French, German, Russian and Spanish

WORLD LIBRARY AND INFORMATION CONGRESS: 74TH IFLA GENERAL CONFERENCE AND COUNCIL

10-14 August 2008, Québec, Canada
<http://www.ifla.org/IV/ifla74/index.htm>

Introduction :

La baiser du numérique sera-t-il fatal aux bibliothèques publiques, où au contraire sera-t-il reçu comme une séduisante invitation à un mariage fécond avec le Web et les robots-bibliothécaires? Cela dépendra certes des hommes plus que des technologies. Mais il ne fait pas de doute que nous allons rencontrer des défis majeurs et inédits, dont l'issue va exiger beaucoup de réalisme et de créativité de la part de nos experts.

Allons-nous devenir des « librairiens » d'une nouvelle planète? Pourquoi pas! Il s'agit incontestablement d'une révolution des technologies et des mentalités, mais dont nous devons aussi apprendre à mieux cerner les paramètres assurément complexes et les risques incontestablement réels.

Et la difficulté est d'autant plus grande que les changements accélèrent! Lors du Salon du livre de Francfort de 2007, l'encyclopédie allemande Brockhaus investissait encore dans la promotion de son édition papier en nombreux volumes reliés. Quelques mois plus tard, elle annonçait son transfert en ligne avec quelques 300 000 articles et disait ne plus pouvoir garantir la parution de son édition papier. Voilà tout un symbole de notre époque. Le salut passe-t-il donc par l'internet?

En fait, les bibliothèques ont toujours dépendu de trois facteurs principaux, qui sont étroitement liés :

- les technologies de communication
- les structures sociales
- les modes de socialisation.

Elles ont commencé, si je puis dire, par ne pas exister, dans les sociétés de tradition orale, et il est très légitime et prudent de se demander si elles ne vont pas disparaître bientôt.

Les fonctions basiques et leur mutation

Les bibliothèques publiques ont toujours eu pour mandat de

- Réunir des collections d'écrits et d'images
- Les conserver
- Les mettre à disposition de publics divers

Pour cela elles ont toujours relevé de puissances religieuses, politiques ou académiques, ou du mécénat privé, qui leur ont généralement donné une symbolique institutionnelle monumentale, comme dans des temples, dont les architectures ont évolué lentement jusqu'à nos jours, plus récemment en adoptant des conceptions plus fonctionnelles, par exemple de type industriel.

Ces institutions n'ont cessé – ou presque – de jouir d'une grande respectabilité.

Changement de technologie

Nous passons aujourd'hui du papier au numérique, au moins dans une certaine mesure. Ce changement de technologie bouleverse nos comportements, et donc nos institutions. Les réseaux souterrains de caves de nos bibliothèques publiques remontent à la surface et prennent place dans les réseaux du web.

Les bibliothèques publiques devraient-elles alors épouser la modernité numérique et abandonner la monumentalité d'acier, de briques, de verre et de béton, pour migrer dans la dématérialisation virtuelle? Paradoxalement, il n'en est rien! Les nouvelles bibliothèques publiques se multiplient de nos jours. Certes, elles évoluent architecturalement, mais sans rien perdre de leur monumentalité, souvent bien au contraire. En fait, les gouvernements investissent conjointement dans les deux architectures : matérielle et virtuelle.

Les bibliothèques sont des temples de nos civilisations de l'écrit et demeurent des métaphores de l'univers. Le livre a souvent été une métaphore de la ville, qui est liée à son développement. Jorge Borges parlait des bibliothèques comme de Tours de Babel et de labyrinthes. Je présenterai plutôt aujourd'hui le Web comme une extension électrique de la ville à l'échelle planétaire, tant les réseaux numériques calquent les réseaux électriques de notre planète. Et j'aimerais évoquer cette œuvre emblématique des artistes autrichien et hollandais Jeffrey Shaw et Dirk Groenvald : *The legible city – la cité des lettres* (1998) où le public se promène virtuellement en bicyclette entre des façades d'édifices constitués de mots. D'autres artistes l'ont évoqué aussi dans une inspiration semblable, tel Toyo Ito, dans sa vision future du Japon (1991). La création de ces architectures du Web semblent prendre la relève métaphorique des architectures matérielles de nos bibliothèques traditionnelles. Et dans une étonnante audace de nouveaux citoyens de l'âge du numérique, nous franchissons l'*Electronic Frontier* comme de nouveaux conquérants du nouveau monde électronique. Nous entendons même créer des mondes nouveaux, des mondes virtuels. Avez-vous déjà pris votre carte d'abonné à la Grande bibliothèque publique de *Second Life*?

Migrons-nous vers des mondes meilleurs!

Pourtant, ici-bas, l'espèce humaine continue à s'intéresser, au moins dans les milieux les plus favorisés – et les habitués de l'internet ne le sont pas moins! – à des livres en papier, à de petites librairies de quartier, à des bouquinistes, même dans de petites bourgades, au

bout du monde. Faut-il en déduire que les technologies changent plus vite que nos habitudes et nos comportements archaïques? Il y a quelques mois, je voyageais en France, et j'ai fait quelques photos pour vous de petites boutiques de livres qui semblent avoir gardé le sourire, au bord de l'Océan atlantique, malgré le tsunami de la vague virtuelle. « Attention, dernière librairie avant 6000km », annonçaient nos cousins français. Un autre librairie faisait enseigne de la « Pêche aux livres », comme d'un loisir familial. Une autre faisait de l'autodérision avec un jeu de mot intraduisible : « Lis tes ratures – Read what you cross out ». Une autre proclamait avec un accent espagnol « L'air livre ». Livre como *Libre*. Le livre, c'est la liberté! Tout un programme. Et ici, à Québec, comme à Montréal, chaque année, nous serrons les rangs comme des pingouins dans nos Salons du livre. Nous continuons à édifier chez nous, chacun de nous, nos petites bibliothèques personnelles avec plaisir et fierté. L'écrivain Tahar Ben Jelloun l'a dit : « Une bibliothèque est une chambre d'amis. » Nous en avons chacun une. Faut-il y voir d'ultimes archaïsmes pittoresques ? Ou une richesse humaine précieuse et prometteuse?

L'internet est-il une menace?

Alors, faut-il croire que l'internet soit véritablement une menace? Nous dirigeons-nous d'un pas accéléré vers un « monde sans papier », selon les propos futuristes de l'Américain Peter Drucker ou du Français Michel Serres? Serait-ce un grand progrès écologique, pour nous, ici, dans un pays d'immenses forêts que nous détruisons pour imprimer en masse le meilleur et le plus ordinaire? Pourtant Peter Drucker aimait se faire photographe pour les médias devant son imposante bibliothèque, comme une connotation de son expertise de futurologue.

Devons-nous admettre que le numérique nous annonce une nouvelle oralité, un néoprimitivisme, comme avant le temps de Gutenberg ? Allons-nous, après la réduction de nos échanges à la communication visuelle qu'a analysé McLuhan, revenir à un monde multisensoriel, moins rationnel, plus émotif et plus événementiel? Plus instantané? Peut-être moins réfléchi, mais plus intense? Et plus convivial? Un monde de liens virtuels, tel un hypertexte planétaire et nerveux?

Bref, un monde sans papier et sans bibliothèques? Nous numérisons tant les livres, qu'ils semblent être aspirés dans les écrans cathodiques de nos ordinateurs. Les bibliothèques, une fois leurs livres scannés se trouvent-elles dévalorisés, comme des entrepôts de garantie des masters originaux, qui deviendront peut-être des lieux déserts?

Le web et les ordinateurs vont-ils accaparer de plus en plus la fonction d'accès et de service au public qui était le mandat sacro-saint des bibliothèques? La question prend toute sa dimension, lorsqu'on pense à la multiplication des DVD, des livres en ligne lisibles sur écran et téléchargeables, des *e-books*, ces livres électroniques, dont on nous annonce à répétition le succès incontournable – mais toujours reporté – depuis vingt ans. Allons-nous peu à peu remplacer sur nos étagères nos livres papier par des DVD multimédia interactifs et enchanteurs, bardés d'images, de films et de musiques?

Amazon, qui a su nous surprendre et imposer le commerce électronique des livres nous propose désormais le Kindle magique, ce livre électronique qui imite à merveille la matité du papier et de l'encre, en format de poche, avec une sonorisation qui nous fait entendre le bruit des pages virtuelles que l'on croit encore tourner. Sera-ce enfin le simulacre parfait du livre? Mais capable cette fois d'en contenir une centaine dans le

même format, voire une infinité que l'on peut télécharger à volonté, avec effets spéciaux et multimédia enrichi? Le produit est-il encore décevant? Peut-être, mais comment douter que dans cinq ans, dans dix ans, ce sera une réussite totale? Un jour viendra où vous pourrez afficher et lire sur votre Kindle de poche tous les livres, tous les manuscrits, toutes les images, toutes les revues, tous les journaux du monde et si vous êtes aveugle, en écouter la lecture à voix haute dans votre langue préférée. Vous résistez encore à cette idée? Les nouvelles générations n'auront pas les mêmes préjugés.

Le talon d'Achille du numérique

Je suis certes de ceux qui se méfient de cette vision comme de toute utopie trop radicale et naïve, même si je milite pour le numérique en art et dans les productions culturelles depuis les années 1980. Et ce n'est pas sans raison. Car, il faut voir aussi le talon d'Achille du numérique. Et l'enjeu est important. Nous avons tous encore les oreilles qui bourdonnent de ce refrain des intégristes ou des naïfs du numérique, qui dénonçaient si récemment encore la fragilité du papier et du celluloïd pour réclamer que tous les livres et tous les films soient enfin numérisés. Cela ressemblait à une course contre la montre visant à sauver nos mémoires culturelles grâce à la magie du numérique. Nous y avons investi beaucoup de conviction et d'argent, dans un domaine où les budgets sont pourtant limités. Mais il faut aujourd'hui l'admettre : jusqu'à preuve du contraire, il n'y a rien de plus vulnérable et éphémère que la mémoire numérique. Lui faire confiance, c'est presser le pas vers une culture destinée à l'oubli. Un danger majeur, car nous avons perdu aussi les vertus de mémoire des civilisations orales.

N'oubliez pas, vous tous qui avez en main ces petites merveilles que sont les appareils photos numériques, d'imprimer vos photos souvenir sur du simple papier, sous peine de ne plus avoir rien à montrer à vos enfants, qui vous demanderont des photos de leur enfance. Dans l'état actuel, le numérique est le moins recommandable des supports de conservation. Il est amusant de voir l'évolution technique des machines à numériser depuis une vingtaine d'années : les premiers scanners ressemblent à des machines antédiluviennes; le futur est ce qui vieillit le plus vite! Mais cette histoire des technologies ne serait qu'anecdotique, si elle ne reflétait pas la même accélération du progrès des logiciels et des supports électroniques, qui deviennent désuets à peine nés. Le progrès cannibalise la technologie et détruit ce que nous lui confions. Les lois du marché y ont aussi leur rôle.

La vertu du numérique

La vertu du numérique n'est aucunement dans la conservation. Elle est dans l'accès. À cet égard, on ne dira jamais assez que l'internet est un fabuleux outil d'accès individuel. Son interactivité, dont le web 2.0 et les logiciels wiki sont devenus une sorte de slogan magique, ses moteurs de recherche qui nous donnent accès en quelques dixièmes de seconde à des mots, à des images, à des livres, à des films, à des fichiers musicaux, sa capacité de zoomer, de consulter des manuscrits rares, de constituer des cyberfolios personnels, ses communautés de pratique, son extension planétaire font désormais l'unanimité, même pour les langues rares, pour les sciences pointues, pour les cultures savantes, comme pour les cultures populaires. Nous avons des images en trois

dimensions, en temps réel, de n'importe quel point de la planète, nous pouvons couper, coller, retravailler sur nos écrans individuels toutes ces images, tous ces textes. Nous avons des boîtes à outils pour modéliser, recolorer, faire pivoter tous ces fichiers. Nous pouvons tout mettre en ligne, effacer, récupérer, indexer, attacher à des liens interactifs. L'internet est manifestement devenu, en infiniment plus puissant, l'imprimerie du XXI^e siècle, comme le souligne le spécialiste argentin Alejandro Piscitelli. Tim Berners-Lee mérite la même reconnaissance historique que nous accordons à Gutenberg. Aucun magicien classique n'aurait pu rêver mieux, et pourtant nous sommes déjà presque blasés de tous ces pouvoirs miraculeux du numérique. Nous pouvons connecter nos ordinateurs, nos téléphones cellulaires, nos balladodiffuseurs, nos iPods, nos GPS, nos montres, et faire migrer d'un écran à un autre toutes ces informations, d'un simple clic. Notre planète compte déjà un milliard d'ordinateurs et 3,3 milliards de téléphones cellulaires. Des réseaux numériques haute vitesse, à large bande, sécurisés, de multiples connexions par satellites. La flexibilité, les arborescences, la rapidité du numérique sont une révolution par rapport à l'artisanat des presses à imprimer. Le numérique produit et diffuse à l'échelle planétaire de façon immédiate. Et tout cela est apparu en une dizaine d'années. Imaginer ce qu'il en sera dans vingt ou trente ans dépasse même nos capacités. Ceux qui demeurent sceptiques, les immigrants du numérique, que nous sommes, nous les baby-boomers, et qui reconnaissent les vertus de la révolution technologique à reculons, nous devons nous incliner, pour le meilleur et pour le pire, devant la nouvelle évidence, voire banalité du numérique pour les nouvelles générations. Les natifs de l'internet ne se posent éventuellement même plus la moindre question à leur sujet, si ce n'est pour demander toujours plus de vitesse en temps réel et plus de puissance miniaturisée.

Alors, est-ce pour de bon la fin du papier, de l'écrivain papier, du livre papier, et des bibliothèques? Les avons-nous construites, ces dernières années, avec tous ces budgets douloureux à obtenir, à contre-courant de l'évolution, de l'évidence des nouvelles merveilles du numérique et des besoins des nouvelles générations? Le livre va-t-il devenir un simple artefact de collection, de musée, de décoration, comme dans cette colonne de livres dressée dans l'entrée de la vieille bibliothèque de Prague, que les groupes d'écoliers photographient avec leur téléphone cellulaire, comme un zèbre dans un zoo? L'homme lettré cède la place à l'homme numérique, l'alphabet même va-t-il céder à la pression incessante et aux flux omniprésents de l'image, qui vaut désormais plus que mille mots?

Une bibliothèque planétaire ?

Le rideau s'est levé : voilà Google qui occupe toute la scène, en vedette américaine. Est-il le diable? Ou le bon dieu? On en discute. Le débat n'est pas simple, mais il est présent dans tous les esprits. Plus vite que la lumière, Google affiche des sites chinois en Italie, des sites russes en Australie, Google fouille, trouve et affiche. *Veni, vidi, vici*. Google a conquis la planète entière avant même qu'on ne s'en soit rendu compte. Astérix, seul, a vu venir le coup. Le directeur de la Grande bibliothèque de France, Jean-Marcel Jeannenay a aussitôt contre-attaqué et publié un livre : *Quand Google défie l'Europe*, dénonçant au nom de la francophonie l'impérialisme américain. Il n'était pas opposé au numérique, puisqu'il a coup sur coup, pris l'initiative de lancer en ligne une bibliothèque numérique appelée Gallica, puis d'élargir cette initiative au niveau européen avec le

projet Europeana. Ce en quoi il avait parfaitement raison. Finalement, tous s'y mettent, puisque c'est maintenant aussi l'UNESCO qui a signé, notamment avec la Grande Bibliothèque du Congrès américain, pour lancer la World Digital Library. Le défi d'aujourd'hui n'est certainement plus dans ce domaine d'équilibrer l'impérialisme américain. D'ailleurs l'anglais recule proportionnellement sur le web et son monopole cède à la pression du chinois, du japonais, et même de l'espagnol, maintenant troisième idiome en importance sur le web. L'internet se révélera de plus en plus un puissant facteur de diversité culturelle et linguistique. Et nous construisons tous ensemble une vaste hyperbibliothèque planétaire, hypersensible, hyper nerveuse et hyper active, au sens où on parle d'un hypertexte, qui multiplie les liens, les arborescences, les niveaux sémantiques et dont nous partageons la production autant que l'accès. Et les métaphores s'accélèrent. Bien des gourous nous vantent désormais, l'avènement d'un cortex planétaire, d'une intelligence partagée, voire d'une nouvelle spiritualité numérique, à la manière du noos de Teilhard de Chardin. Il faut croire que les progrès du numérique n'épuiseront jamais les abîmes de naïveté propres à l'espèce humaine.

Mais parlons nous pour de vrai !

Alors ne rêvons pas si vite et revenons sur terre! Nous parlons d'une bibliothèque numérique mondiale, alors que seulement environ 16 à 18% de l'humanité peut se connecter à l'internet. Nous sommes loin des promesses du sommet mondial de la Société de l'information qui s'est tenu à Genève en 2003 sous les auspices de l'ONU et de l'Union internationale des communications, et qui nous prédisait que d'ici 2015 la moitié de la population mondiale accéderait à l'internet. En fait, la fracture numérique se réduit beaucoup plus vite que l'analphabétisme. Mais il demeure et demeurera définitivement considérable. Je pense souvent à cette sculpture en bois peint d'un artiste cubain qui nous présente une femme indigène assise devant un écran d'ordinateur. Mais pour le meilleur ou pour le pire, cette figure emblématique du développement demeurera longtemps encore un simple songe pour la majorité de l'humanité. Si nous voyons les bibliothèques publiques comme des outils de développement, d'éducation et de progrès fondamentaux, il est donc nécessaire de faire porter simultanément nos efforts sur l'urgence de modalités alternatives

Quant au glissement inévitable et souhaitable des bibliothèques vers le numérique, il suppose de repenser les fonctions des grandes bibliothèques. Mais je ferai d'abord l'éloge inconditionnel de leur rôle traditionnel, car ces bibliothèques conservent pour nous tous des trésors culturels inestimables : manuscrits anciens, livres épuisés que l'éphémérité du commerce a rendu introuvables. Elles nous l'offrent gratuitement, ainsi que des conseils pour le grand public, comme pour les chercheurs.

Les Grandes bibliothèques développent de nouvelles fonctions intra muros. Dans les étages, elles cultivent le silence, mais elles deviennent aussi des sortes de Maisons populaires de la culture. Elles organisent des expositions, des événements culturels, des conférences, des débats de société. Elles créent une ambiance d'accueil précieuse pour les familles aussi bien que pour les chercheurs, voire pour les immigrants en quête de socialisation, comme je l'observe aussi bien à la Bibliothèque publique du Centre Pompidou à Paris, qu'à la Grande bibliothèque de Montréal. À Paris, on y refait le

monde, ici, on y cherche de nouvelles racines culturelles. Ce sont des lieux de vie, de rencontre, plus précieux que jamais dans nos grandes solitudes urbaines. Mais simultanément, les Grandes bibliothèques doivent développer de nouvelles fonctions pour s'ajuster aux relais des réseaux numériques. Ce n'est pas simple. Car numériser n'est pas tout. Il faut aussi choisir, indexer les auteurs, les titres, les thèmes, lier les domaines et les arborescences, adapter les outils linguistiques, audiovisuels et numériques. Du petit tiroir à fiches cartonnées de mes années d'étudiant jusqu'aux réseaux numériques, c'est une immense transformation. Google a lancé son arme secrète : les moteurs de recherche et les robots-bibliothécaires. Le défi est exigeant et immédiat. Il est coûteux, il demande de nouvelles expertises. Les bibliothécaires feront-ils aussi bien et aussi vite que les robots de Google? Ou deviendront-ils inutiles?

La question ne se pose pas ainsi. Car pour mettre en place ces robots, il faut d'abord des bibliothécaires, qui vont structurer les domaines du savoir, indexer les contenus, ajuster les liens, concevoir les arborescences. Voilà de toutes nouvelles expertises qu'exigent désormais les Grandes bibliothèques, et qui nécessitent de nouvelles formations, à coup sûr complexes, selon une équation rare, alliant la compréhension de la programmation informatique à la profondeur culturelle, à la connaissance des collections, et à celle des clientèles. L'algorithme, si je puis dire, est rare, mais désormais d'une valeur stratégique. Non seulement connaître les auteurs, les livres, l'état du savoir, les publics, mais aussi être capable de bâtir des architectures de sites web, maîtriser la syntaxe des liens, ce n'est pas à la portée de tout le monde. Nous tissons actuellement un hypertexte soumis à une inflation galopante, alors qu'on compte désormais par milliards le nombre des documents en ligne. Hier on s'étonnait d'évaluer à 10 millions le nombre de pages disponibles sur le web. Aujourd'hui, on parle de 120 milliards de pages en ligne! Et nous n'évoquons avec ce chiffre que le web répertorié. Dans l'obscurité de ses profondeurs, il en compterait sans doute, selon Cuil, le plus puissant et plus récent moteur de recherche disponible, un milliard de milliards : un trillion, dont seule la surface est actuellement indexée.

En deux mots, les Grandes bibliothèques sont donc désormais soumises à la double contrainte de repenser leurs fonctions culturelles à l'intérieur de leurs murs et de se projeter hors les murs pour bâtir leurs réseaux virtuels en coordination avec les autres Grandes bibliothèques sur un réseau gigantesque. Il faut instituer des normes internationales, rendre compatible les langages informatiques, créer de la pérennité, évaluer, coordonner, penser internationalement. Ce sont deux défis globaux et simultanés a priori opposés, et qu'il faut pourtant articuler.

Éloge du service public et privé

Je voudrais pour conclure faire l'éloge de ce service public comme il le mérite. Mais d'une façon nouvelle et dont je m'étonne moi-même. Car la difficulté n'est pas de reconnaître publiquement le savoir faire et le dévouement exemplaires du personnel de nos bibliothèques. On s'accordera immédiatement et unanimement sur ce point. Ma surprise est plutôt de devoir reconnaître publiquement que Google mérite aussi notre reconnaissance publique. Google n'est pas le diable, quoiqu'en aient pu penser nos humanistes traditionnels, notamment européens, qui y ont d'abord vu un nouveau cheval de Troie, allié diaboliquement à la technologie numérique et à son pouvoir de nous bousculer tous. Il faut au contraire saluer la dynamique de cette entreprise, qui est un des

fleurons emblématiques du capitalisme américain. Il est heureux que Google ait investi ses énergies dans le savoir et la culture, plutôt que dans les technologies de guerre. En France même, d'ailleurs, la Grande bibliothèque de Lyon vient de signer avec Google un accord de numérisation et mise en ligne de 300 000 de ses livres les plus précieux. Et cela s'est fait avec la bénédiction du successeur de Jean-Marcel Jeannenay. L'accord semble équitable. La ville de Lyon garde la maîtrise du choix de ses livres et l'accord ne comporte pas, à ma connaissance, de clause d'exclusivité en faveur de Google. J'ai tendance à y voir, quant à moi, les avantages d'un service public, d'une mise à disposition gratuite au bénéfice du public de livres autrement difficilement accessibles. Google champion du service public au nom du capitalisme américain, avec une force d'initiative qu'aucun État n'aurait même envisagé si Google n'avait pas été là pour développer des expertises et investir le premier? Oui, je suis de ceux qui l'affirment, jusqu'à preuve du contraire; ce qui ne m'empêche pas de critiquer bien des pratiques cavalières de cette entreprise, notamment quant au respect la propriété intellectuelle et à l'indexation sournoise de ses usagers.

Et je préfère nettement les ambitions de Google à celles d'un Steve Jobs, célèbre gourou de Pixar, d'Apple, et maintenant de l'iPhone, qui se moque du Kindle, le livre électronique lancé par Amazon, en nous disant : « Peu importe que le produit soit bon ou mauvais. Les gens ne lisent plus. » Il est bien probable qu'on ne lira pas dans l'avenir plus de livres sur l'iPhone que sur le Kindle, c'est vrai. Mais une telle provocation est difficile à entendre! Certes, M. Steve Jobs est un entrepreneur, mais a-t-il besoin pour justifier son commerce de parler comme un barbare et de se réjouir pour mousser ses ventes de l'idée qu'on ne lirait plus? Il n'est certes pas le seul, mais il se trompe, car il n'y a jamais eu autant d'écrivains et on n'a jamais publié autant de livres que de nos jours! Et même si les gens lisent trop peu, il n'en demeure pas moins que l'industrie du livre papier, loin de disparaître dans le tsunami du numérique, se restructure et continue à publier de plus en plus de titres, parfois même avec des succès commerciaux spectaculaires et inattendus. Soumis à la concurrence des supports numériques, de l'audio et du vidéo, l'écrit tend à faiblir certes, au niveau non de sa production, mais de sa circulation, à en juger par les chiffres. Oui, le numérique explose, mais il contribue de plus en plus aussi à la production, à la promotion et à la diffusion des livres. Le livre résiste très bien.

Vous l'aurez certainement noté : je suis un militant du numérique, depuis plus de vingt-cinq ans. Mais ma fascination est aussi fort critique. Car ce n'est pas la technologie qu'il faut diaboliser ou condamner, c'est l'usage que nous en faisons. Et je ne crois à aucune fatalité désespérante. Je défends le bon usage du numérique. Mais je ne manque aussi jamais l'occasion de faire l'éloge du livre et des bibliothèques publiques. Le livre est un objet technologique remarquable, qui a muté plusieurs fois pour s'adapter. Il a de remarquables qualités ergonomique, de manipulation, de conservation, de flexibilité. Il n'exige aucun câblage, aucun autre dispositif que lui-même. Il se reproduit de plus en plus facilement. Il circule, il se revend, il s'échange, il dure des générations, il se lit sur la plage aussi bien que dans le métro, ou sur une île déserte. Il est moins fragile que tous gadgets électroniques qu'on nous vante. Son inertie, comme celle des bâtiments des bibliothèques garantit sa durée. Jamais aucun média numérique ne le remplacera. Les médias s'ajoutent et se spécialisent; ils ne se substituent pas les uns aux autres, Nous le savons aujourd'hui.

Et la bataille en faveur du livre et des bibliothèques est un enjeu essentiel. Défendre le livre et les bibliothèques, c'est aussi défendre les valeurs fondamentales de notre esprit critique, de nos démocraties, de la liberté et du progrès humain. Certes, le numérique est aussi une technologie fabuleuse pour la création et la diffusion de nos idées, il répand lui aussi la démocratie. Mais je me méfie quand même d'un possible retour de l'obscurantisme à la faveur du numérique. Car les flux numériques brassent les émotions, l'événementiel, diffusent des connaissances fragmentaires, impressionnistes dans les tourbillons de la vitesse. Pour la formation de l'esprit et l'éducation, je crois au calme et au temps ralenti de la lecture du livre.

Mais si le livre était vraiment un jour menacé par le numérique – ce qui me paraît totalement improbable -, il faudrait tous se lever pour le défendre, car nous lui devons tout. Je préfère la poussière des rayonnages de bibliothèques à celle du numérique. Je salue donc avec une profonde conviction et admiration nos amis les bibliothécaires, les archivistes, et tous ceux qui se sont engagés pour le développement de nos bibliothèques, face aux nouveaux défis qu'ils vont devoir relever. Et il leur faudra de nouvelles compétences, donc de nouvelles formations, pour assumer de nouvelles responsabilités démocratiques. C'est ainsi qu'au milieu de tous les prophètes de malheur, et de tous les gourous dangereusement naïfs, je resterai fondamentalement optimiste. Mais peut-être aurais-je dû commencer par admettre que je suis en conflit d'intérêt, car j'aime autant l'internet que les livres, la peinture que le numérique. Ai-je choisi la conciliation par intérêt subjectif et conviction personnelle plus que par raison? À vous d'en décider. Mais quant à moi, je crois aux deux également. Ils se complètent magnifiquement. À cet égard, nous vivons dans une époque passionnante. Je vous remercie pour votre attention.